

Objet d'étude : La poésie.

COMMENTAIRE COMPOSE

Victor Hugo, "Rêverie", *Les Orientales* (1829)

Oh ! laissez-moi ! c'est l'heure où l'horizon qui fume
Cache un front inégal sous un cercle de brume,
L'heure où l'astre géant rougit et disparaît.
Le grand bois jaunissant dore seul la colline :
On dirait qu'en ces jours où l'automne décline,
Le soleil et la pluie ont rouillé la forêt.

Oh ! qui fera surgir soudain, qui fera naître,
Là-bas, - tandis que seul je rêve à la fenêtre
Et que l'ombre s'amasse au fond du corridor, -
Quelque ville mauresque, éclatante, inouïe,
Qui, comme la fusée en gerbe épanouie,
Déchire ce brouillard avec ses flèches d'or !

Qu'elle vienne inspirer, ranimer, ô génies !
Mes chansons, comme un ciel d'automne rembrunies,
Et jeter dans mes yeux son magique reflet,
Et longtemps, s'éteignant en rumeurs étouffées,
Avec les mille tours de ses palais de fées,
Brumeuse, denteler l'horizon violet !



Oh ! laissez-moi ! c'est l'heure où l'horizon qui fume
Cache un front inégal sous un cercle de brume,
L'heure où l'astre géant **rougit** et disparaît.
Le grand bois jaunissant **dore** seul la colline :
On dirait qu'en ces jours où l'automne décline,
Le soleil et la pluie ont **rouillé** la forêt.

5

Oh ! qui fera **surgir** soudain, **qui fera naître**,
Là-bas, - tandis que seul je rêve à la fenêtre
Et que l'ombre s'amasse au fond du corridor, -
Quelque ville **mauresque**, **éclatante**, **inouïe**,
Qui, comme la fusée en gerbe épanouie,
Déchire ce brouillard avec ses **flèches d'or** !

10

Qu'elle vienne **inspirer**, **ranimer**, ô génies !
Mes chansons, comme un ciel d'automne rembrunies,
Et **jeter** dans mes yeux son magique reflet,
Et longtemps, s'éteignant en rumeurs étouffées,
Avec les mille tours de ses palais de fées,
Brumeuse, **denteler** l'horizon **violet** !

15

Le poète romantique est un inspiré : particulièrement chez Hugo qui a donné une puissance inhabituelle à cette notion d'inspiration. Chef de file du courant romantique, il conçoit le poète comme un « mage » dont la vocation a l'amplitude des prophètes et des visionnaires, et pour mission d'éclairer et de nourrir spirituellement l'humanité. Pourtant rien de tel dans ce poème un peu intimiste où l'inspiration semble au contraire problématique et où la ville orientale sert de métaphore à cette inspiration défaillante.

Nous éclairerons ce texte en trois temps : d'abord le thème du poète à sa fenêtre, contemplant un coucher de soleil en automne. Puis l'appel pressant, la prière intérieure pour le retour de l'inspiration. Enfin, l'orientalisme discret sur fond de romantisme typiquement hugolien et de son éloquent lyrisme qui se déploie le long de trois stances de six vers en alexandrins.

La nature est l'un des thèmes des Romantiques et du grand lyrisme. Ils en font un usage immodéré et souvent ils la décrivent dans une relation d'étroite intimité. Ici, elle est personnifiée : l'horizon cache un « front inégal ». Ce front qui est le signe de l'intelligence et de la pensée. Le rythme qui s'impose est long, ample, soutenu par l'enjambement de deux premiers alexandrins.

La « posture » du poète est celle de l'homme à la fenêtre qui contemple un paysage qui est aussi un « état d'âme ». C'est l'heure où le soleil se couche et c'est bientôt l'hiver. Autrement dit, tous les signes métaphoriques du déclin. « Oh laissez-moi », dès les premières lignes le ton est donné : c'est la lassitude du poète fatigué, et de son impuissance. L'image de la rouille sur la forêt contribue à cette idée de vieillesse et d'usure. Peu de cette couleur jaune, de ces tons dorés qui symbolisent la joie, la gaieté, la jeunesse. Seul le bois « dore » la colline. Il jaunit, signe de l'approche de l'hiver.

Ce décor institue un « ici », devant la fenêtre, par opposition à un « là-bas » (v. 7), dont on ignore tout mais qui fait face au poète qui rêve seul devant la fenêtre. Un « là-bas » qui est un pur rêve, par opposition à un « ici » marqué par la solitude et d'une ombre qui s'amasse au fond du corridor. Rien n'interdit de supposer que cette « ombre » peut définir l'ombre angoissante de la vieillesse et de la mort. En tous les cas, elle établit l'antithèse structurante du poème : l'ombre qui pèse sur le poète et la lumière de la ville qu'il appelle de ses vœux. Et qu'il est incapable de faire surgir « Qui la fera surgir ».

(Il vous faut développer chaque paragraphe, je n'ai pas exploité « le ciel d'automne rembrunies », qui mérite d'être développé)

Dans ce décor qui joue sur le réalisme poétique, sur le symbolisme de l'image du coucher de soleil, du jour qui finit et de la nuit qui approche, va naître l'appel et la prière du poète. « O qui fera surgir, qui fera naître. Quoi ? le mise entre crochet du présent de solitude crée un effet d'attente. C'est une « ville » à laquelle le poète aspire, une ville qui est choisie comme métaphore de tout ce qui est capable de déchirer cette « ombre ». Cette ville se présente comme un « orient » de l'âme : « mauresque, éclatante, inouïe ». La gradation ascendante est presque exponentielle. Mais cette ville apparaît d'abord dans l'indéfini : « quelque ville ». Qu'importe au fond sa nature, sa géographie, son architecture, pourvu qu'elle opère et déchire la tristesse du poète.

Pourvu qu'elle vienne ranimer son inspiration défaillante. Car c'est la tristesse du poète dont les chants se sont taris à qui il convient de redonner vigueur et enthousiasme, couleur et contrastes. Et cette ville, véritable Jérusalem céleste, semble sinon descendre du ciel, du moins le parer de couleurs nouvelles – l'or et le violet – et déchirer le voile d'ombre qui recouvrait l'horizon comme le cœur et l'esprit du poète esseulé. Qu'elle vienne... Telle est la prière insistante, pressante qui constitue le cœur du poème, exprimée par le subjonctif. Qu'elle vienne, cette ville aux vertus mystérieuses, pour opérer la transformation appelée, souhaitée : « inspirer, ranimer, jeter, denteler ». Les trois premiers verbes concernent le poète. Il s'agit de ranimer ses chants, de jeter dans ses yeux son magique reflet. C'est une ville paradoxale, qui peut apparaître comme une Jérusalem céleste, parée comme une mariée, car elle semble surgir d'on ne sait où. Mais qui est décrite comme une ville orientale dont elle présente toutes les caractéristiques. « Eclatante », « avec des flèches d'or », - les minarets- et les mille tours de ses palais de fées. Or, le monde oriental n'est pas un monde de fées, mais de djinns. Les deux univers, orient et occident, mêlent leurs imageries dans ce texte composite.

C'est le « topos » classique du « paysage » qui est aussi un état d'âme mais c'est aussi une « vision » toute intérieure, mais qui est suscitée par l'observation du monde extérieur. Telle est la force supposée de cette ville imaginaire qu'elle serait capable depuis « là-bas »(v...) de réveiller un « ici » défaillant, anémié, presque hibernant. Car la ville est supposée capable de déchirer le brouillard, brouillard extérieur certes, mais surtout le brouillard intérieur, l'ombre qui enveloppe l'âme du poète et qui déprime ses « chants ». Cette ville d'orient s'oppose évidemment aux brumes de Jersey où le poète, on s'en souvient est exilé. Elle n'est que lumière et verticalité. Ses « flèches d'or », qui la personnifie, comme Eros, peuvent percer l'ombre environnante et faire entrer la lumière.

Mais le dernier verbe opère un retour vers le monde de la vision. Rappelant que le monde intérieur ne se confond pas tout à fait avec le monde rêvé vers lequel nous revenons, lentement, en même temps que les dernières rumeurs s'éteignent. Si le violet est la couleur sur laquelle s'achève la vision de la ville aux vertus magiques, c'est que c'est aussi la couleur d'un coucher de soleil qui se termine, et qu'ainsi, nous sommes ramenés à l'endroit d'où nous sommes partis : la contemplation d'un paysage un peu triste. « Longtemps », elle va denteler l'horizon, autrement dit, la vision se défait. Et nous nous souvenons que le poète est là devant sa fenêtre à contempler un paysage un peu triste qui résonne avec son sentiment de mélancolie.

C'est à une sorte de parcours insolite, entre extérieur et intérieur que nous invite la lecture de ce poème sur l'inspiration fatiguée.



Travail d'écriture

finaliser ce commentaire selon les normes scolaires et académiques des EAF.